

L'HUMILITE DE L'ANALYSTE POUR LACAN

Ce n'est ni courbure du dos, ni paroles douces. Ce n'est pas la fausse modestie du savant qui sait qu'il sait. L'humilité de l'analyste, c'est une disparition. Non pas un effacement lâche, mais une soustraction vive — celle du moi, du désir de bien faire, du goût de comprendre à la place de l'autre.

Il est là, l'analyste, présent comme un vide, un creux qui résonne. Non pas pour guider, encore moins pour consoler. Il tient sa place comme on garde une porte ouverte : il ne pousse pas, il laisse passer. Il soutient ce qui échappe, ce qui bégaye, ce qui revient — le désir, l'énigme, le manque.

Dans le silence entre deux mots, il ne cherche pas de sens, il écoute la faille. Car il sait — ou plutôt il accepte — qu'il ne sait pas. Ce non-savoir n'est pas ignorance : c'est son éthique. Il ne comble rien, il accueille le vide.

« Le psychanalyste ne saurait s'autoriser que de lui-même... et de quelques autres »,

Ce qui veut dire : il ne reçoit pas sa légitimité d'un diplôme, mais d'un travail intérieur, d'un passage — celui par le manque, la chute, la traversée de son propre fantasme.

L'humilité de l'analyste, c'est cela : consentir à n'être que cause, et non solution. Objet et non sujet. Faire acte en se tenant au bord — du langage, du fantasme, du réel. Et laisser le sujet s'inventer, là où rien ne lui était promis.